

Danielle Leenknecht

Sandra

*Une enquête
du Commissaire Edmond Bortier*



*Je remercie mon amie Martine pour sa
précieuse collaboration*

EXTRAIT

Mardi, 15 mai

C'est la mine gourmande que le Commissaire Edmond Bortier retrouva son bureau au retour de cinq interminables jours de vacances sur une plage ensoleillée. Bronzé, le visage reposé, cet homme athlétique âgé de quarante huit ans, (on lui donnait à peine la quarantaine) était plus beau que jamais. Ses traits réguliers, ses cheveux noirs coiffés à la diable, sa stature, séduisaient plus d'une femme. Mais les conquêtes féminines ne l'intéressaient pas. Trois ans auparavant, il avait perdu l'épouse qu'il idolâtrait, terrassée par un cancer. Depuis, il ne vivait que pour son boulot à la criminelle. Bien sûr, il se sentait parfois seul et en manque de tendresse. Il avait alors une aventure sans lendemain, dont il sortait, un goût amer en bouche, avec l'impression d'avoir trahi le grand amour de sa vie.

Pour le moment Edmond Bortier savourait sa rentrée au commissariat. Il s'attaqua avec enthousiasme au courrier et aux rapports qui s'étaient

accumulés durant son absence. Il venait d'entamer sa lecture quand l'inspecteur Rudy Caprini, qui était aussi son meilleur ami, le rejoignit et le saluât chaleureusement en lui donnant l'accolade.

Tant psychologiquement que caractériellement, les deux hommes étaient à l'opposé l'un de l'autre. Rudy, âgé de trente six ans, ne mesurait qu'un mètre septante, mais avait une musculature, une rapidité d'action, et une pratique du karaté qui lui permettaient de s'attaquer avec succès à plus « baraqué » que lui. D'origine italienne, il était blond comme les blés, avait les yeux noisette et un teint perpétuellement halé. Il était marié à Hélène, femme douce et compréhensive, qu'il adorait et qu'il n'avait jamais envisagé de tromper. Comme Edmond, il n'avait pas d'enfants.

Les deux compères commençaient à faire le point sur les dossiers en cours lorsque le reste de l'équipe entra, Claudine Salinel en tête, suivie par Raoul Dupréaux et José Vottem arrivé récemment mais déjà parfaitement intégré.

Claudine embrassa le commissaire sur les joues, les deux autres lui serrèrent la main avec vigueur en le complimentant sur sa bonne mine.

– Avez-vous passé de bonnes vacances ? demanda Claudine.

– Je me suis ennuyé à périr grommela Edmond. La plage, la natation, le tennis, tous les jours, c'est fastidieux ! Mais j'avoue que j'avais besoin de repos et

je reviens en pleine forme prêt à affronter une enquête compliquée à souhait !

– Pas de chance, Commissaire, rétorqua José, jusqu'à présent, nous n'avons que quelques maigres chats à fouetter.

– Ne gâche pas le plaisir que j'ai d'être revenu.

L'inspecteur José Vottem, âgé de trente trois ans, avait été transféré auprès de Bortier six semaines auparavant. Grand – il mesurait un mètre quatre vingt cinq – mince, large de carrure, avec sa mâchoire carrée et ses cheveux châtain clair taillés en brosse, il avait l'apparence d'un étudiant américain. Sportif, dynamique, aimable et d'humeur toujours égale, il avait conquis les quatre autres dès les premiers jours de son arrivée. Il s'entendait particulièrement bien avec Raoul Dupréaux qui, cependant ne lui ressemblait guère. Plus petit d'une dizaine de centimètres, Raoul, âgé de trente huit ans, avait l'allure massive sans être gros pour autant. Le visage rond, le nez fort, le teint mat et les cheveux sombres et ondulés qui lui arrivaient presque aux épaules, il était introverti, sérieux, d'une ténacité à toute épreuve, et peu enclin à faire de l'humour.

L'élément féminin du groupe, Claudine Salinel, avait quasi la même taille que Raoul. Mince, élégante et féminine, les cheveux très blonds qu'elle coiffait en queue de cheval, un teint de pêche, de grands yeux bleus maquillés avec sobriété, elle plaisait à tout le monde tant elle était souriante et compréhensive. Très

psychologue, intelligente, solide dans les situations les plus pénibles, elle constituait un maillon indispensable dans le groupe d'Edmond Bortier.

Discutant de ce dont le Commissaire n'avait pas connaissance, ils reçurent, vers dix heures du matin, l'avis d'une disparition inquiétante. Il s'agissait de Sandra Lavinage, étudiante de dix huit ans, habitant Braine-l'Alleud. Ses parents étant sans nouvelles depuis la veille, le lundi, alors qu'elle était censée rejoindre le domicile familial à dix sept heures au plus tard. Le rapport signalait que la jeune fille avait assisté à un cours à la faculté de droit de l'Université Libre de Bruxelles, qu'elle s'était rendue ensuite avec une amie à la cafétéria et avait regagné seule son véhicule, une Audi A3 bleue, qui restait introuvable.

Les parents avaient contacté ses amis et relations, puis les hôpitaux, sans aucun succès. En désespoir de cause, ils avaient prévenu la police le lundi en fin de soirée. Une photo de Sandra permettait de découvrir une jolie demoiselle aux très longs cheveux châtain foncés, ondulés et soyeux, au visage rond agrémenté de grands yeux sombres, d'un petit nez légèrement retroussé et d'une bouche sensuelle.

– Si mes souvenirs sont bons, dit Edmond Bortier, les Lavinage possèdent une grosse industrie de produits chimiques et biologiques.

– C'est exact, répondit Rudy Caprini, et la mère de la disparue, issue de la noblesse, a, paraît-il, une grosse fortune.

– On ne peut donc exclure un enlèvement, constata Claudine Salinel.

– La règle est de ne jamais éliminer la moindre hypothèse. Accident, fugue, suicide, meurtre, rapt, tout est envisageable. Vous m’accompagnez tous chez les Lavinage, dit Bortier en se levant.

En cours de route, le Commissaire distribua les rôles.

– Claudine, tu m’accompagneras chez les parents. Tu pourras poser des questions si cela te semble utile. Mais avant tout, j’ai besoin que tu jauges la personnalité de ceux que nous rencontrerons. Tes impressions intuitives me seront nécessaires. Rudy, Raoul et José ferez une enquête de voisinage. Essayez de récolter un maximum d’informations sur la jeune Sandra et sa famille.

Arrivés devant la demeure des Lavinage, tous restèrent bouche bée tant elle était de mauvais goût. Une large surface de gazon, parsemée de quelques rares rosiers, était traversée par une longue allée dallée qui menait à ce qui prétendait ressembler à un château. Quatre tours, une à chaque angle, et un grand porche voûté donnant sur une vaste cour intérieure, gazonnée elle aussi, constituaient les éléments dominants de cette construction relativement récente, en briques peintes en blanc avec de-ci de-là quelques grosses pierres grises. Les quatre tours, garnies de meurtrières, arboraient chacune un étendard, deux aux couleurs du drapeau belge, les

deux autres au nom de l'entreprise de la famille, en lettres dorées sur fond bleu. Quelques petites fenêtres, dissimulées derrière des grilles en fer forgé, tentaient en vain d'enjoliver la façade. Le tout était réellement inesthétique et prétentieux. Les cinq enquêteurs eurent du mal à ne pas éclater de rire.

Rudy, Raoul et José descendirent de l'auto avant qu'Edmond Bortier et Claudine Salinel ne s'engagent sous le porche pour gagner l'immense cour où ils étaient attendus par un majordome en tenue impeccable.

Côté cour ils découvrirent une piscine presque olympique, une aile abritait les garages ouverts qui exhibaient Une Toyota Land Cruiser V8, une Toyota Prius blanche, une berline Jaguar XJ Luxury gris argenté, et un coupé Mercedes gris également. Pas la moindre plante florale, uniquement une pelouse maniaquement entretenue et des passages recouverts de gravier blanc. Par contre, de ce côté, les doubles portes fenêtres étaient nombreuses.

Le commissaire et son inspectrice suivirent le valet qui les introduisit dans un grand salon à la décoration hideuse. Des tapis d'orient aux tons dominants rouges avoisinaient des tapis chinois bleus. La pièce était meublée de deux salons en cuir, l'un marron foncé et l'autre beige, chacun composés de deux divans trois places et de quatre fauteuils. Les sièges étaient disposés autour de deux grandes tables basses ovales, avec une tablette en verre reposant sur

un pied tarabiscoté de teinte dorée. Aux murs étaient accrochés des tableaux représentant soit des marines, soit des scènes champêtres, entre lesquels trônaient des agrandissements photographiques de la famille.

Edmond regarda Claudine qui eut un mal fou à retenir un fou rire naissant.

Les Lavinage les attendaient debout en rang d'oignon. Ce fût le plus âgé des hommes qui fit les présentations :

– Je suis Pierre-Paul Lavinage, fondateur de notre industrie. Voici mon fils Jean-Emile et sa femme Dorothee née de Verdois de Fleuron, leur fils aîné Jean-Baptiste, vingt deux ans, étudiant en chimie, qui rejoindra notre entreprise aussitôt ses études terminées, et le cadet, Etienne, seize ans, lycéen. A mes côtés, mon épouse, Edwige, née de Hassin de Brismes. Depuis hier, nous sommes sans nouvelles de notre petite Sandra, qui aura dix neuf ans en juillet, étudiante à la faculté de droit de l'U.L.B.

Le grand-père, qui devait être âgé d'un peu plus de septante ans, grand, mince, droit comme un I, les cheveux blancs, était vêtu strictement d'un costume gris anthracite, d'une chemise blanche et d'une cravate grise lignée de blanc. Il avait parlé d'une voix claire, glaciale, le visage impassible. Ses traits ne laissaient paraître ni émotion, ni inquiétude.

Son fils, Jean-Emile, qui devait avoir environ quarante cinq ans, lui ressemblait à s'y méprendre, si ce n'est qu'il avait les cheveux châtain foncés. Il était

vêtu également d'un costume cravate comme ses deux fils d'ailleurs. Aucun des trois ne paraissaient préoccupés outre mesure de leur fille et sœur.

Dorothée, la maman de Sandra, fort belle femme au visage presque parfait, aux cheveux noirs soyeux coiffés en chignon, élégamment vêtue d'une robe en soie bleue, ne cachait pas son désarroi. Un maquillage très soigneux n'arrivait pas à dissimuler qu'elle avait pleuré.

Edwige, la grand-mère était grise : gris ses cheveux, gris son teint, gris ses yeux, grises aussi sa robe et ses chaussures en daim. Seule note de couleur : ses paupières rougies par les larmes. Petite, presque maigre, le regard apeuré, elle tournait et retournait un mouchoir entre les doigts.

La famille restait debout et comme aucun d'entre eux ne faisaient mine de s'asseoir, le Commissaire, ne s'adressant à personne en particulier demanda :

- Depuis hier, avez-vous reçu un appel téléphonique ou un quelconque message exigeant une rançon ?

C'est le patriarche qui répondit.

- Absolument pas ! Je vous en aurais fait part directement.

- J'ai tout de même requis la présence d'une équipe technique qui mettra votre téléphone sur écoute et vous expliquera comment procéder en cas de contact avec un éventuel kidnappeur.

- C'est plus prudent en effet, mais je suis certain

que ma petite-fille n'a pas été enlevée.

Elle aura fait une bêtise et, redoutant une punition méritée, se sera réfugiée chez une amie.

– A quel genre de sottise pensez-vous ?

– Il lui est déjà arrivé de sécher un cours, d'aller boire une bière alors que j'interdis de boire des boissons alcoolisées avant l'âge de vingt et un ans. Ou alors, elle se sera exhibée à la cafétéria avec des étudiants de couleurs.

– Ce qui est également impardonnable ?

– Cela va de soi ! Je tiens à ce que mes petits enfants bénéficient d'une excellente éducation et aient le sens des valeurs.

– Quelle punition infligez-vous ?

– Pendant une semaine elle est privée de sorties, de télévision, de radio, de GSM, et prend tous ses repas seule dans sa chambre.

Moyenâgeux pensa Bortier avant de poursuivre.

– Quels sont ses loisirs ? Fait-elle partie d'un club ?

– Le vendredi soir, elle est autorisée à aller au cinéma avec des amies, pour autant qu'elle nous communique leurs noms et adresses. Elle doit impérativement rentrer à la maison à minuit au plus tard. Elle peut également assister à des fêtes anniversaires ou autres si nous connaissons ses hôtes. Le samedi après-midi, elle va faire du lèche-vitrine à Bruxelles, le plus souvent avec sa grand-mère, parfois avec sa mère.

Le dimanche matin, elle fait du tennis et l'après-midi

de l'équitation. Le reste de son temps libre est consacré à ses études qu'elle, je dois l'avouer, prend très au sérieux.

– Vos petits-fils sont-ils éduqués de la même manière ?

– Oui, avec quelques variantes dues à leur âge. Etienne, le cadet, doit revenir chez nous avant vingt trois heures le vendredi, et Jean-Baptiste, l'aîné, a l'autorisation de sortir le vendredi et le samedi jusqu'à une heure du matin.

– Ce sont des règles bien strictes à notre époque constata Edmond Bortier.

– C'est exact, mais tant qu'ils sont sous mon toit ils s'y conformeront. Je ne veux pas que mes petits-enfants deviennent des noceurs, des alcooliques, ou pire encore, des drogués !

– Sandra a t'elle un petit ami ?

– En ce moment, pas que je sache. J'autorise tant pour elle que pour le cadet des amourettes innocentes. Pas questions de pilules ou de préservatifs. Je leur interdis toute relation charnelle. L'aîné est plus libre, mais j'exige de rencontrer ses petites amies et qu'il y ait une certaine durabilité dans ses fréquentations. Il est exclu qu'il passe de mains en mains. La sexualité, oui, mais accompagnée d'un minimum de respect, de tendresse et d'affection.

Le Commissaire était surpris car les deux jeunes gens n'avaient pas manifesté la moindre réaction durant ce laïus. Ce genre de climat familial était inédit pour lui.

Soudain la voix fluette de la vieille dame constatât :

– Il pleut à nouveau, voilà trois jours qu’il n’arrête presque pas de pleuvoir.

– La météo est hors de propos en ce moment, ma chère, la rabroua d’un ton mordant son mari.

– Excusez-moi Pierre-Paul.

Et de plus, elle vouvoyait son époux, pensa Edmond, qui commençait à avoir pitié de cette fragile petite personne.

Sur ces entrefaites, la police technique arriva et, une fois les présentations faites, s’occupa de la ligne téléphonique.

Bortier demanda qu’on lui communique les noms, adresses et numéros de téléphone des relations de Sandra.

– Ce sera facile, les coordonnées de toutes les personnes qu’elle fréquente, y compris ses professeurs, sont notées dans un carnet.

En se tournant vers le cadet :

– Etienne, aurais-tu l’obligeance d’en faire une photocopie pour le Commissaire.

– Certainement grand-père.

Edmond reprit :

– Comment Sandra était-elle habillée au moment de sa disparition ?

Cette fois, c’est Dorothée Lavinage qui prit la parole :

– Comme toujours, de manière fort classique :

une jupe bleu marine, un chemisier blanc, un imperméable bleu moyen et des ballerines blanches. Elle portait au poignet une chaîne en or et autour du cou un pendentif, également en or, représentant un dauphin.

– Elle est toujours vêtue de cette manière, ou porte t'elle parfois un jeans ?

– Un jeans ! Certainement pas s'insurgea Pierre-Paul Lavinage. Ce genre de vêtement vulgaire est strictement interdit dans cette maison.

– Mais, insista le Commissaire, lorsque vos petits-enfants font du sport ou partent en randonnée...

– Ils portent des tenues de sport adéquates, l'interrompit le grand-père.

Etienne donna au Commissaire Bortier les photocopies qu'il avait faites, et, après l'avoir remercié, Edmond, suivit de Claudine se dirigea vers la sortie accompagné par le patriarche. La porte ouverte, le commissaire constata :

– Vous avez une bien belle Toyota Land Cruiser V8, qui l'utilise ?

– Mon fils pour se rendre à l'entreprise, mais le week-end nous nous en servons en période d'ouverture de la chasse. Quel que soit le temps, mon fils, ma bru, mes deux petits-fils et moi-même pratiquons assidûment ce noble sport.

– Vous ne citez ni votre femme, ni Sandra ?

– Oh non ! Ce sont deux petites natures hypersensibles qui jugent ce loisir criminel.

Imaginez-vous que ma petite fille désirait un chien ! Dans une maison comme la nôtre ! Il perdrait des poils, ferait des trous dans la pelouse... Non, vraiment, elle n'a pas de jugeotte. Les animaux sont faits pour les gens seuls, les petits bourgeois et les pauvres chez lesquels il n'y a rien à abîmer.

Edmond Bortier s'apprêtait à lui répondre vertement lorsque son GSM se manifesta bruyamment : on lui apprenait qu'une Audi correspondant à celle de Sandra venait d'être retrouvée calcinée dans un chemin forestier à mi-parcours entre Waterloo et l'usine chimique des Lavinage.

Il mit aussitôt la famille au courant tout en les rassurant : aucun corps ne se trouvait dans le véhicule, ni à proximité.

La mère et la grand-mère de Sandra se mirent à pleurer, les quatre hommes n'eurent aucune réaction. Seul le père demanda à ce qu'on les tiennent au courant des investigations qui seraient faites.

Bortier, se tournant vers ce dernier, lui demanda de les suivre avec sa Toyota.

- Vous craignez qu'on retrouve son corps ?
Questionna t'il, subitement très inquiet.

- Non, pas nécessairement. Il est possible qu'on la découvre quelque part dans le bois, blessée ou inconsciente, ou, plus simplement, qu'on trouve son sac ou un de ses vêtements. Mais, rassurez-vous, ce ne sont que des suppositions et si je requiers votre

présence c'est par simple mesure de précaution.

– Je l'accompagne, dit péremptoirement le grand-père.

– C'est totalement exclu !

– Mais je ne vois pas pour quelle raison...

– Moi je le vois, le coup Edmond.

– C'est inqualifiable !

Le Commissaire lui tourna le dos, et avec son adjointe, ils regagnèrent leur véhicule, protégés par un grand parapluie tenu par le majordome. Des pas rapides se firent entendre derrière Edmond. Il se retourna et Edwige Lavinage, se haussant sur la pointe des pieds, lui murmura aux creux de l'oreille :

– La petite portait un jeans et non une jupe, et elle était enceinte depuis deux mois environ.

– Merci Madame.

Une fois assis, ceinture de sécurité bouclée, Edmond répéta à Claudine ce qu'il venait d'apprendre. Puis il constata :

– La petite grand-mère à raison, il pleut énormément depuis trois jours. Cela ne facilitera pas le travail de la police scientifique, cette allée forestière doit être boueuse comme ce n'est pas permis ! Pendant que tu règles le GPS, je vais essayer de repérer nos collègues qui doivent être trempés.

– L'endroit se trouve à environ onze kilomètres d'ici, et à neuf kilomètres de la société chimique. C'est curieux ces distances presque égales.

– Simple coïncidence peut-être, mais casons cet